

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 306 comporte une numérotation fautive: p. 356.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1 00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI XIII.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Mlle Berthe de Valnac. Novembre était commencé et l'hiver, si précoce dans les Ardennes, avait déjà fait sentir ses rigueurs.

Il était sept heures du soir. Dans le coin écarté du parloir où elle s'élevait, la maison du garde Cardoze, maintenant sortie de son nid de verdure disparue, apparaissait comme un blanc fantôme au milieu de la demi-obscurité d'une nuit assez claire.

Dans la grande et unique pièce qui formait le rez-de-chaussée et servait de cuisine et de salle à manger tout à la fois, deux personnes, l'une assise, l'autre debout, se tenaient sous le manteau de la haute et large cheminée. Le clair feu de bois de hêtre qui flambait dans l'âtre suffisait amplement pour éclairer la salle où nulle autre lumière n'était allumée.

À deux pas du foyer se dressait une table servie, au milieu de laquelle une soupière couverte semblait attendre un convive en retard.

À ce moment la grosse horloge, placée dans un coin de la salle, fit entendre son ronflement et sonna la demi-heure de sept heures.

— Ainsi donc, mademoiselle Nicole, M. le comte de Gabrinoff veut chasser demain ? demanda notre second personnage qui, renversé sur sa chaise, présentait à la chaude flamme du foyer la semelle de ses longues bottes molles, garnies de gros éperons.

— Oui, docteur Perrier. A la nuit tombante, mon père en a été prévenu par Bricard.

— Bricard ? où prenez vous Bricard ? répéta le médecin, cherchant à se rappeler, dans le personnel du château, celui qui portait ce nom.



... Une main puissante s'abattait sur l'épaule du Russe.

— Oh ! fit la Cardoze avec mépris, c'est un ancien pol frasier, espèce de chien couchant, dont raffole aujourd'hui le comte parce que le mauvais diable a baragouiné devant lui cinq ou six phrases russes apprises des deux grands escogriffs que M. de Gabrinoff nous a amenés ici en se mariant.

Après ce renseignement donné sur le favori du comte, Nicole avait consulté l'horloge :

— Bientôt huit heures, et mon père ne rentre pas... je vais remettre la soupe au chaud.

Et, ce disant, elle reprit sur la table la soupière qu'elle posa dans un coin du foyer.

— Il est donc allé bien loin, ce brave Cardoze ? continua Perrier dont l'œil avait suivi tous les gracieux mouvements de la jolie fille.

— Il a dû remonter entre les bois de la Fallizette et de Condé pour prévenir les gens de M. d'Armangis, dont l'équipage de chasse se joindra

demain à celui de M. de Gabrinoff... on chassera sur les deux terres.

— Il est bien riche, n'est-ce pas, ce M. d'Armangis ?

— Sa terre vaut deux fois celle-ci.

— Et il est vicieux !

— Oh ! non, un grand et bel homme de trente ans. On dit

qu'il a fait ses farces à Paris et qu'il est venu ici pour tâter de l'économie. Le fait est qu'il vivait d'abord sans voir personne de ses voisins et qu'il avait repoussé toutes les avances de M. de Gabrinoff.

—Il paraît qu'il a pourtant fini par s'amadouer ?

—Oui, à la suite d'une visite que lui a faite le comte pour lui présenter sa femme, M. d'Armangis est devenu l'inséparable de notre maître. Ils ne se quittent plus. Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ce sont de perpétuelles réunions où l'on convoque les gros bonnets du pays.

—Alors, cette fois, c'est le tour de M. de Gabrinoff ?

—Oui, il lui est arrivé hier de Paris plusieurs amis. C'est pour eux que la chasse a été ordonnée.

—Ah ! des amis. Et vous ne les connaissez pas, Nicole ?

—Non, sauf un seul qui est venu ce matin rôder par ici. Mon père était en tournée, c'est moi qui l'ai reçu. Il s'est assis là où vous êtes, docteur.

Et, avec un petit sourire, Nicole ajouta :

—Il est galant, le Parisien ! En voilà un qui ne laisse pas longtemps pendre au bout de sa langue ce qu'il a envie de dire.

Cette phrase était-elle prononcée à l'intention de Perrier ? Il faut le croire, car, en l'entendant, celui-ci devint rouge jusqu'aux oreilles. Il se leva brusquement de sa chaise et se dressa devant Nicole. Mais, au moment de parler, il resta bouche bée, sans pouvoir trouver un mot. Ce grand garçon, qui était arrivé jusqu'à l'âge de vingt-sept ans sans avoir jamais pensé aux femmes, ne savait comment s'y prendre pour avouer qu'il était amoureux fou. Cent fois il s'était juré de parler, mais quand l'œil de cette énivrante créature s'arrêtait sur lui, il demeurait interdit.

Parmi les pensées qui couvaient dans l'imagination ardente de la Cardoze, le docteur tenait pourtant une place... peu flatteuse à la vérité ; car, dès qu'elle avait découvert l'amour de Perrier, la fille du garde, après avoir examiné cet homme, plutôt laid que beau et sans un sou, avait murmuré cette phrase triviale :

—Une poire pour la soif !

Dès qu'il pouvait disposer d'une heure, le médecin mettait l'éperon dans le ventre du bidet sur lequel il faisait ses visites, accourait à cette grille du carrefour, située à plus d'une demi-lieue du château, mais que cent mètres à peine séparaient de la maison du garde.

Nicole avait tendu la perche à son amoureux timide en se disant souffrante de violentes migraines, ce qui, bien que Perrier vint à peu près toujours en l'absence de Jacques, lui avait donné droit de visite les deux ou trois fois qu'il s'était rencontré avec le père.

Et puis, si le soupirant était timide avec son idole, il retrouvait toute son adresse et sa présence d'esprit avec Jacques, dont il avait découvert le profond dévouement pour Mme de Gabrinoff. Aussi, quand il avait été surpris par Cardoze, il s'était toujours fait accompagner par lui, au départ, jusqu'à la grille où son cheval l'attendait et, chemin faisant, il lui avait dit :

—Vous savez que votre fille est une malade imaginaire... elle n'a rien ou presque rien... Si je suis venu, c'est un peu pour flatter sa manie et beaucoup par amitié pour vous, car je suis chargé par Mme de Gabrinoff de vous dire qu'elle pense toujours à son fidèle serviteur.

A ces mots, Jacques devenait joyeux. Depuis trois longs

mois que, vivant à l'autre bout de la propriété, il ne s'était pas approché du château pour ne point rencontrer Gabrinoff, le dévoué garde-chasse n'avait vu sa maîtresse qu'une fois. C'était quand, un soir et en l'absence de Nicole, elle était venue apporter à Cardoze, pour sa fille, ce cadeau promis en échange du cou-teau de chasse qu'elle avait emporté en disant :

—Dès que j'en trouverai l'occasion, je ferai gratter les armoires qui t'irritent et je te rendrai cette arme dont je ne saurais que faire.

Aussi comprend-on quel baume lui versait l'adroit Perrier quand il affirmait à Cardoze que Mme de Gabrinoff l'avait chargé d'être l'interprète de son affectueux souvenir.

—Quant à votre fille, je vous le répète, elle n'a rien ou presque rien, répétait invariablement le médecin en remontant à cheval.

—Venez tout de même, car Nicole me ferait une vie de possédée en croyant que c'est moi qui vous ai interdit de nouvelles visites, disait naïvement Jacques en pressant la main du docteur.

Mais, nous l'avons vu, si roué qu'il était avec le père, Perrier perdait la tête devant la fille. En entendant Nicole parler de " ce galant Parisien qui ne laissait pas pendre à sa langue ce qu'il avait à dire, " le timide amoureux avait tressauté nerveusement.

—Est-ce que la jalousie va enfin le dégeler ? se demanda la jeune fille en le regardant se relever tout rouge.

Ce ne fut qu'au prix d'un prodigieux effort qu'il parvint à prononcer :

—Et quel est ce Parisien, invité de M. de Gabrinoff, qui, dites-vous, est venu rôder ici ce matin ?

—C'est ce monsieur poli et galant, toujours gai, encore assez beau garçon et surtout si élégant, qui servait de témoin à M. de Gabrinoff quand il s'est marié.

—Ah ! oui, un seigneur russe ?

—Non, l'autre... celui qui est lieutenant dans... dans... les drôles de corps, je crois... Ah ! non, dans les corps de garde,

—N'est-ce pas plutôt dans les gardes du corps ?

—Oui, précisément, c'est cela même... il m'a aussi appris son nom... le chevalier de Saint-Dutasse.

—Et, arrivé d'hier, il rôdait déjà ici ce matin ? gronda Perrier sombre.

—Il ne rôdait pas. Il s'était égaré, disait-il, dans sa matinale promenade. Je lui ai indiqué son chemin pour regagner le château et, dans sa reconnaissance, il m'a demandé de revenir me remercier de ce service.

Si, en appuyant sur tous ces détails, l'intention de Nicole avait été de faire se déclarer son jaloux et trop discret amoureux, elle n'atteignit pas le but visé, car le médecin serra les poings, mais resta muet sur sa chaise, l'œil fixé sur le feu de la cheminée. Furieuse d'avoir échoué, la fille de Jacques s'assit de l'autre côté du foyer et demeura immobile.

Le silence qui s'établit n'était interrompu que par le tic-tac de l'horloge. Tout à coup, à ce bruit s'en mêla un autre, d'abord vague, qui fit tendre l'oreille à Perrier.

—Voici votre père qui arrive, dit-il.

A son tour Nicole écouta.

Le bruit s'était fait plus distinct. C'était ce craquement sonore que, sous le pied qui les chasse, font les feuilles mortes, recroquevillées par le froid. Celui qui s'approchait était encore loin, mais, dans la nuit calme, son pas s'accusait pressé.

—Mon père accourt à la hâte, c'est la faim qui le talonne, dit la Cardoze en s'empresant de remettre sur la table la soupière tenue au chaud dans un coin de l'âtre.

—Faut-il aller ouvrir ? demanda le jeune homme en quittant son siège.

—Non, il a sa clef. Aidez-moi plutôt... touchez, coupez le pain. Les pas longèrent enfin la maison. Puis ils résonnèrent sur les quatre marches qui faisaient perron à la porte d'entrée.

Mais nul grincement d'une clef, glissée dans la serrure, ne se fit entendre.

De l'autre côté de la porte, l'arrivant se tenait silencieux comme s'il épiait quelque mouvement à l'intérieur ou s'il cherchait à voir par une fissure de la porte.

Alors trois petits coups furent frappés.

—C'est votre de Saint-Dutasse qui est encore égaré, souffla hargneusement le docteur.

Les coups se répétèrent, mais plus forts ; puis une voix, un peu impérieuse, prononça ces mots :

—Nicolo, ouvre-moi, tu es seule, je le sais... ton père n'est pas là... ouvre-moi.

Cette voix était celle de M. de Gabrinoff.

En reconnaissant quel était le visiteur, les deux jeunes gens étaient restés immobiles de surprise, retenant leur haleine, n'osant faire un geste, les yeux rivés sur cette porte qui les séparait du comte.

Mais la sensation produite n'était pas la même chez chacun d'eux ; car si Perrier, qui se tenait de deux pas en avant, se fût retourné, il aurait pu surprendre l'étrange regard que sa bien-aimée avait jeté sur lui quand M. de Gabrinoff s'était fait entendre.

Pendant que cette voix avait rallumé au cœur du médecin la sourde jalousie que le nom de M. de Saint-Dutasse y avait déjà soulevée, il semblait au contraire que Nicolo, comme si elle voyait enfin arriver une occasion longtemps attendue, maudissait le témoin importun qui, par sa présence, l'empêchait d'en profiter. Tel était le sentiment qui paraissait luire dans ce regard qu'elle dirigea sur Perrier.

En ne recevant pas de réponse, l'impatience avait gagné le comte ; car, cette fois, frappant du poing, il cria d'une voix brève :

—Ouvre donc, petite !... j'ai à te parler.

A cette nouvelle injonction, Nicole, sur la pointe du pied, fit bien doucement les deux pas qui la séparaient de son soupirant et lui souffla :

—Si vous sortiez sans bruit par une fenêtre de l'autre façade ?

—Voulez-vous donc lui ouvrir ? demanda le docteur abaissé par cette proposition.

—Puis-je faire autrement ? Il annonce avoir à me parler. A coup sûr, ce sont des ordres qu'il veut me charger de transmettre à mon père pour la chasse de demain.

—En ne répondant pas, vous aurez toujours l'excuse de dire plus tard que vous dormiez et que vous n'avez pas entendu.

Au même instant, un furieux roulement de coups de poings ébranla la porte.

—Pensez-vous que je puisse soutenir n'avoir pas été réveillée par un pareil vacarme ? répliqua la jeune fille.

—Ah ça, jeune folle ! vas-tu donc me laisser ainsi me morfondre devant cette porte ? cria encore le Russe d'un ton impétueux et irrité.

Et le poing recommença son jeu.

Si jaloux qu'il fût, Perrier reconnut qu'il devait se résigner à laisser entrer le comte.

—Oui, vous avez raison, Nicolo, il faut ouvrir, dit-il à l'oreille de la jeune fille.

—Alors passez par la fenêtre.

Le docteur consentait bien à laisser entrer M. de Gabrinoff, mais il n'avait pas songé à lui céder complètement la place.

—Passer par la fenêtre ! répéta-t-il surpris.

—Dame ! que penserait-il de moi, si, après avoir tant posté devant la porte, il me trouvait enfermée avec vous ?

—Je dirais que j'attendais votre père, répliqua l'amoureux qui ne voulait pas se rendre.

—Alors j'aurais dû ouvrir tout de suite... il est maintenant trop tard pour donner pareille raison.

La rusée coquette comprit qu'elle n'avait pas le temps de convaincre celui qui faisait si dure résistance. Aussi elle se décida vite à employer les grands et irrésistibles moyens. Elle feignit d'essuyer de la main deux larmes absentes de ses yeux et elle balbutia d'une voix brisée par de gros sanglots :

—Ah ! monsieur Perrier, vous jouez bien cruellement avec la réputation d'une pauvre fille !

Le docteur ne put résister à ce ton désolé.

—Ne pleurez pas, ma jolie petite Nicolo..., je ferai tout ce que vous me commanderez, dit-il, sincèrement attendri.

—Alors, sortez par la fenêtre.

—Impossible à présent. N'entendez-vous pas le comte ? il fait le tour de la maison.

En effet, M. de Gabrinoff, en ce moment, allait de fenêtre en fenêtre, cherchant partout une fente de volet pour plonger son regard dans l'intérieur de la salle.

Comme nous l'avons dit, aucune lumière n'avait été allumée dans la pièce que la flamme de hêtre suffisait à éclairer. Mais, peu à peu, les jeunes gens avaient laissé tomber le feu, qui s'était converti en un brassier dont la lueur rouge n'atteignait pas les profondeurs de la salle.

—Le voici qui revient à la porte, dit Nicole écoutant le pas du Russe qui retentissait bien sonore sur la bordure de dalles entourant le pied de la maison.

Et comme elle se retournait vers Perrier pour lui enjoindre la fuite par une de ces fenêtres que ne surveillait plus le comte, elle ne retrouva pas le docteur à ses côtés. Sa voix, qui partait d'un point obscur de la salle, lui murmurait dans l'ombre :

—Il y aurait trop de danger à sortir maintenant. Je vais attendre dans la chambre de votre père où il y a peu de probabilités que le comte vienne mettre le nez.

Et la voix, qui montait en s'affaiblissant, prouva que Perrier escaladait sans bruit l'escalier placé dans un angle de la pièce et conduisant à l'étage supérieur.

La Cardoze n'eut pas le temps de répondre, car M. de Gabrinoff recommença aussitôt son tapage.

—Enfin ! soupira la belle fille en se voyant délivrée du médecin.

Et dans ce soupir il y avait un accent de véritable joie comme si Nicole avait hâte de se trouver en présence du Russe.

Mais avant d'ouvrir, elle se dit qu'elle allait prétendre avoir été réveillée dans son premier sommeil et que, pour une personne qui sort du lit en sursaut, sa toilette était par trop correcte... Aussi défit-elle cette toilette pour se mettre plus en négligé.

M. de Gabrinoff, les deux poings levés, allait les faire

retomber sur la porte quand il la vit s'ouvrir doucement devant lui, en même temps qu'une charmante voix lui demandait :

— Petit père, tu avais donc oublié ta clef ?

Sans répondre, le comte entra et, repoussant la porte, il s'y adossa. Dans cette demi-obscurité, teintée de lueurs rouges, il voyait la jeune fille se dirigeant vers la cheminée pour y allumer une chandelle et il l'entendait lui dire d'un accent calme :

— Est-ce que tu as frappé longtemps ? Tu sais, mon premier sommeil est si profond... Enfin te voici de retour... Ton souper t'attendait au chaud.

Au moment où M. de Gabrinoff entra en bas, le docteur Perrier, parvenu à l'étage supérieur, s'était trouvé sur un petit palier dans la plus complète obscurité.

— Voyons, se disait-il, que je me rappelle bien. Quand Jacques m'a fait visiter sa maisonnette, il me semble que sa chambre était là, sur la droite.

Et sa main, qui tâta dans l'ombre, ayant rencontré un bouton de serrure, il ajouta :

— Oui, j'avais raison, voici la chambre du brave homme.

Puis, il poussa la porte et, sans y voir, entra. A son troisième pas, il heurta du genou une chaise sur laquelle il s'assit en murmurant :

— Attendons.

En bas, la scène avait continué.

Quittant la porte, M. de Gabrinoff s'était doucement avancé vers la cheminée et quand, sa chandelle étant allumée, Nicole se retourna pour la poser sur la table du souper, elle se trouva face à face avec le Russe. La Cardozo était une comédienne de première force, car son visage exprima le plus naturel effroi et sa bouche frémissante prononça d'une voix brisée par la peur :

— Ah ! ce n'est pas mon père !!!

Ses yeux atones fixés sur Nicole qu'il avait saisie par les deux poignets, le comte lui dit en ricanant :

— Ah ça, ma mignonne, le sommeil te fait donc sourde ? Dors-tu en vraie souche ? Pour alléger ton sommeil n'as-tu pas de ces rêves où une magnifique créature, comme tu l'es, voit les bijoux, les toilettes, la richesse mis à ses pieds par un disoret soupirant ? N'as-tu jamais eu de ces rêves là, jolie Nicole ?

Et le comte, attirant la jeune fille à lui, se pencha sur cette gorge qui palpitait si près de ses lèvres. La Cardozo, pour échapper au baiser, cambra brusquement sa flexible taille autour de laquelle vint s'enrouler le bras du Russe qui continua :

— N'as-tu donc jamais rien envié ? ne t'es-tu jamais dit que, belle à faire damner les saints, ta vie ne peut se passer dans une aussi infime situation... que tu as droit à une existence toute de luxe, d'hommages et de plaisirs ? Si tu le veux, ma fille, tes rêves deviendront demain une réalité.

De la main que Gabrinoff lui laissait libre, Nicole, effarée, palpitante, brisée, cherchait à repousser le comte en répétant d'une voix que la pudeur semblait éteindre :

— Pitié ! monsieur. Pitié ! !

Et, tout en s'efforçant de donner à son accent les plus suppliantes intonations, elle se disait :

— Pourvu que Perrier n'entende rien.

Comme de Gabrinoff, enivré par cette irrésistible sirène qui se tordait en son étreinte, voulait coller sa bouche ardente sur ces grands yeux dont l'éclat incendiait ses sens, elle renversa si brusquement la tête que sa longue chevelure, se dénouant, s'épandit en flots épais sur ses épaules.

— Réponds, Nicole... Bijoux, luxe, splendeurs, plaisirs,

veux-tu tout cela ?... je te les offre, bégaya févreusement le comte.

Mais, avant que la jeune fille eût parlé, une main puissante s'abattait sur l'épaule du Russe. A cet insolent contact, le comte se retourna menaçant et la cédra au front.

Derrière lui se dressait, blême et muet, l'autre main tendue vers la porte, le garde-chasse qui venait d'entrer sans être entendu.

De Gabrinoff comprit aussitôt le danger. Au premier mot qu'il prononcerait, cet homme, qui maîtrisait son immense colère, allait le tuer sans pitié. Etouffant de rage d'être obligé d'obéir il gagna la porte, suivi par Jacques, qui n'avait pas tourné les yeux vers sa fille, gisant à terre évanoui.

Du haut des marches qui montaient à la porte, le père, quand il vit le comte à dix pas, lui dit d'une voix qui vibrait d'une implacable résolution :

— Je vous ai fait grâce aujourd'hui, monsieur. Mais rappelez-vous bien qu'à la seconde fois, je vous abattrai comme un chien enragé.

Au moment même où Jacques prononçait ces mots, un groupe tournait l'angle de la maison. Il était composé de Mme de Gabrinoff, de M. d'Armangis, de Saint-Dutasse, de Jozères et de deux riches habitants du pays.

Tous avaient entendu la menace faite par Cardozo à M. de Gabrinoff.

XIV.

Quel était le motif qui, à pareille heure et dans l'obscurité, conduisant la société du château vers la maison du garde, l'avait amenée si juste à point pour entendre la menace adressée par Jacques Cardozo au comte de Gabrinoff ? — C'est ce que nous allons expliquer en remontant un peu dans notre récit.

Si grande que fût la passion qui avait d'abord aveuglé le Russe et l'avait si facilement fait consentir aux conditions posées par Berthe, elle n'avait pu s'illusionner bien longtemps. L'énorme fatuité du comte qui un instant, lui avait persuadé qu'il était aimé, avait dû bien vite baisser pavillon devant la froideur de Mme de Gabrinoff. Aux plus vifs élans de son mari, elle restait de glace et quand, furieux d'une aussi complète indifférence, l'époux s'était un jour emporté jusqu'à lui demander :

— Mais alors, madame, pourquoi donc avez-vous accepté mon nom ?

— Pour vous vendre le mien, avait elle répondu tranquillement.

— Et je l'ai payé assez cher, ce fameux nom des Valno ! s'était-il écrié imprudemment, froissé par la blessante réponse de sa femme.

Tel avait été le premier nuage noir qui s'était élevé sur l'horizon conjugal, après six semaines de mariage.

Peut-être Berthe aurait-elle vite oublié la phrase qu'elle s'avouait avoir provoquée et se serait elle rapprochée de cet homme coupable, après tout, du seul tort de trop l'aimer, si une autre scène n'était venue bientôt soulever dans le cœur de la comtesse une mortelle haine contre son mari.

Dès les premiers jours, elle s'était créée un mode d'existence à part qui la préservait de la trop fréquente présence de M. de Gabrinoff. Après avoir, pour ainsi dire, fermé toutes les portes derrière lesquelles s'abritait sa femme, quand le comte finissait par arriver jusqu'à elle, il trouvait perpétuellement entre Berthe et lui le jeune François que sa sœur retenait à ses côtés. Il avait

dono fini par cordialement exécorer l'enfant que, sans cesse, il rencontrait devant lui.

Chez le Russe, nous l'avons dit, tout était surface. Sous le seigneur bien élevé, élégant et poli, couvait une nature grossièrement passionnée, un caractère altier aux terribles colères. A un moment donné l'homme du monde se transformait subitement en un être brutal que ne maîtrisait plus l'éducation première.

Une fois qu'il avait pu pénétrer jusqu'au petit boudoir où Berthe se réfugiait dans l'après-midi, il la trouva étendue sur un divan.

L'enfant jouait sur le tapis.

Éveloppée d'un ravissant peignoir, Mme de Gabrinoff était si lascivement belle dans la pose qu'elle avait prise sur les coussins que le comte, saisi d'un de ces transports qui envahissent parfois le cerveau et font l'homme fou de désirs, le comte, disons-nous, bondit vers le divan pour enlacer dans ses bras cette femme qui était sienne.

En une seconde, elle fut sur pied, pâle, frémissante de colère, et, sans mot dire, elle lui montra l'enfant que le comte n'avait pas vu en entrant.

—Faites-le sortir, murmura de Gabrinoff dont la voix vibrait ardente.

A cet ordre, elle redressa fièrement la tête.

—Il restera, dit-elle d'un ton sec.

Le comte se retourna vers le baubín et cria :

—François, va t'en !

Il y avait dans ces mots un tel accent de colère que l'inno-cent effrayé demeura immobile sur place, et regardant sa sœur de ses yeux effarés :

—Reste, mon chéri, appuya vivement Berthe qui, malgré la rage la mordant au cœur, adressa un sourire à son frère.

Devant cette double résistance, la fureur emporta le Russe qui s'élança sur l'enfant :

—Sortiras-tu, morveux maudit ! s'écria-t-il.

Puis ouvrant la porte d'une main, il saisit de l'autre le frère par l'épaule et, avec une terrible force que doublait la furie, il le lança dehors. Mais il n'avait pas calculé son mouvement. François alla heurter du front le montant de la porte et, renvoyé par un épouvantable choc, il rebondit dans la chambre chancelant et aveuglé par le sang.

Un ori unique, un ori rauque, bref, terrible, ori de la tigresse défendant ses petits, fut poussé par la comtesse qui, se précipitant sur François, l'emporta à l'autre extrémité du boudoir. Debout, adossée dans un coin, les deux bras repliés sur l'enfant qui, terrifié, cachait sa face ensanglantée dans les jupes, Berthe se tint là, muette, les dents serrées, frissonnante de tout le corps, mais prête à défendre son frère contre une nouvelle agression. Sa chevelure, dénouée dans l'élan, entourait sa figure pâle dont les yeux, qui s'étaient subitement cerclés de noir, étincelaient de cette haine fatale qui ne s'éteint que par la mort de celui qui a eu l'imprudence de l'allumer.

Sa propre brutalité avait rendu le sang-froid à M. de Gabrinoff. Lorsque, revenant à lui, il aperçut cette femme sombre, blême, échouée, frémissante de l'immense indignation qui lui coupait la parole, il contempla un moment ce nouveau genre de beauté sinistre qui s'offrait à lui.

—Oh ! oh ! fit-il, savez-vous, madame, que si vos yeux étaient deux pistolets chargés, j'aurais grand'peur d'être tué.

Il attendit que Berthe parlât, mais elle continua, sans mot dire, de le fixer de son regard brillant de férocité.

Alors il sourit et d'un ton moqueur :

—Allons, ajouta-t-il, je suis heureux de voir, ma chère amie, que toutes les émotions ne vous trouvent pas de glace.

Et, tout en se dandinant, il gagna la porte du boudoir. Quand, sur le seuil, M. de Gabrinoff retourna la tête, il retrouva ce menaçant regard de sa femme qui le suivait en sa retraite. Malgré lui, il frissonna.

—Bast ! dans vingt-quatre elle n'y pensera plus, pensa-t-il pour se rassurer.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

V

C'était un jeune homme vêtu de noir qu'il était aisé de reconnaître, à sa moustache et à ses allures, pour un officier en costume civil.

Le lieutenant Édouard Marquis avait voulu rendre aussi, lui, les derniers devoirs à sa victime, et peut-être contempler une fois encore le visage en pleurs de Mlle Monblant.

Il s'était tenu à l'écart, s'indignant de loin contre l'attitude révoltante de son chef.

En face de la nouvelle catastrophe qui frappait Mathilde, Amilcar oublia toute prudence et ne réfléchit même pas que le commandant était à ses côtés et pouvait l'entendre.

Éxaspéré, saisi de fureur, il se pencha sur la tombe et murmura d'une voix sourde :

—Les infâmes ! Les infâmes !... Adieu ! Mon colonel ! Adieu ! Tu seras vengé !...

Le lieutenant frémit. Il reconnaissait son prisonnier.

Bondissant aussitôt vers lui :

—Malheureux ! dit-il à voix basse... Qu'êtes-vous venu faire ici ?

—Son colonel ? dit M. de la Clémaderie, en jetant sur lui un coup d'œil oblique. Quel est cet homme ?

Puis, apercevant Marquis :

—Vous ici, lieutenant, qu'est ce que tout cela signifie ?...

—Pardon, mon commandant ! balbutia l'officier en rougissant, j'ai pensé que mon devoir... j'ai pensé que...

—Quel est ce jeune homme ?... Et que lui disiez-vous donc à l'oreille ?...

Le lieutenant, chez qui la colère et le mépris reprenaient le dessus sur l'embarras et la crainte, regarda fixement son chef :

—Mais, commandant, ce qui presse à cette heure, c'est...

Et il lui montrait la veuve en dévotion et l'orpheline désespérée...

—Quel est ce jeune homme, vous dis-je ?... Comment s'appelle-t-il ?

—Il s'appelle Amilcar Meroier ! dit-il avec fermeté. C'est le fiancé de mademoiselle votre nièce et le futur gendre de votre infortunée sœur !...

Tout cela avait été dit à voix basse, rapidement, tandis

quo les divers acteurs et spectateurs de cette scène émouvante entraînèrent les deux femmes loin de la sépulture de famille.

Avant de sortir du cimetière, le commandant fit signe à l'un des mouchards qui n'avaient pas perdu de vue le convoi et qui l'avaient surveillé jusqu'à la tombe, et lui dit mystérieusement :

— Arrêtez, avec tous les ménagements possibles, ce jeune homme complètement rasé, qui donne le bras à la veuve. C'est un communard évadé, un homme dangereux. Vous attendrez, du reste, que ces dames soient montées en voiture.

— Très bien, mon commandant. Vos ordres seront exécutés.

Amilcar venait d'installer sur les coussins la pauvre folle et la jeune fille...

Mathilde, saisie de je ne sais quel triste pressentiment, lui dit tout à coup :

— Montez ! montez ! Ne nous laissez pas seules !...

Il se mettait en devoir d'obéir et allait sauter sur le marche-pied, quand M. de la Olémandrie l'arrêta...

— C'est inutile, dit-il. Je ne puis laisser à personne le soin de reconduire ma sœur et ma nièce...

Puis, s'adressant à son subordonné :

— Quant à vous, lieutenant, vous m'expliquerez ultérieurement votre conduite... Trouvez-vous chez moi dans une heure...

— J'y serai, mon commandant !

A peine la voiture était-elle partie que les deux agents en bourgeois se précipitèrent sur Amilcar Meroier et, lui posant la main sur l'épaule :

— Suivez nous, jeune homme !

— Moi ! qu'ai-je fait ? Pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Vous le saurez bientôt... Suivez nous d'abord...

Edouard Marquais s'empressa d'intervenir.

— Vous vous trompez, messieurs, dit-il. Monsieur est innocent.

— Qui êtes vous donc vous-même, pour vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ?

— Qui je suis ? vous allez le voir ! reprit-il en tirant son portefeuille.

Et leur montrant avec sa carte et quelques documents ne pouvant laisser aucun doute sur son identité :

— Vous voyez bien que je ne suis pas un communard ! Edouard Marquais, lieutenant au 175^e de ligne !... Hé bien ! Je vous réponds de cet homme, et je vous défends de l'inquiéter !

— Vous nous défendez ? fit l'un des agents en le regardant de travers ; j'ai bien envie de vous mettre le grappin dessus... Qui m'assure que vous n'êtes pas aussi un communard déguisé, et que vous n'avez pas volé ces papiers, que vous exhibez si fièrement ?

Devant la calme assurance de l'officier les mouchards hésitèrent.

— Nous avons des ordres, dit celui qui paraissait être le chef, et nous les exécutons... Cet individu est un communard évadé !

— Vous vous trompez, vous dis-je ! Il y a une méprise.

— Ah ! ça, pour peu que vous insistiez, je vous emmène au poste avec lui !

Aidé de son camarade, il poussa brutalement devant lui son prisonnier. Le lieutenant comprit qu'il était désormais impuissant à le protéger.

Amilcar, craignant de compromettre son sauveur, et convaincu que les agents de police avaient entendu le cri de ven-

geance préféré par lui sur la tombe du colonel, se contenta de murmurer :

— Je ne connais pas monsieur. Je ne l'ai jamais vu et je le remercie de son intervention. Mais je ne puis accepter son généreux dévouement pour un adversaire, pour un ennemi. Je suis en effet un capitaine fédéré. Puisque vous me tenez en votre pouvoir, faites de moi ce que vous voudrez.

— A la bonne heure, au moins, voilà de la franchise ! Allons, mon gaillard, suis nous ! Et je te jure que tu ne t'évaderas pas cette fois-ci !

Marquais n'avait plus qu'à se retirer.

— Le malheureux, se dit-il, est bien perdu ! Je l'avais averti. Et je puis me rendre ce témoignage que je n'ai rien épargné pour le soustraire aux conséquences de sa maladresse. Mathilde n'aura du moins aucun reproche à m'adresser.

Si le jeune officier du 175^e de ligne avait pu lire jusqu'au fond de son cœur, peut-être y eût-il découvert dans les replis les plus cachés, et mêlé à des regrets d'une incontestable sincérité, un sentiment d'une autre nature et moins avouable.

" Il y a dans le mal qui arrive à nos meilleurs amis, a écrit un grand moraliste, M. de la Rochefoucauld, quelque chose qui ne nous déplaît pas. " L'auteur des *Maximes* n'a pas parlé du mal qui arrive à nos meilleurs ennemis.

Amilcar était pour le lieutenant plus qu'un ennemi : c'était un rival, un rival préféré !... Son arrestation et les terribles résultats qu'elle devait amener lui rendaient, à son insu, espoir et confiance...

Ne calomnions pas l'âme humaine ! Mais n'exigeons pas d'elle des prodiges d'héroïsme qui sont au-dessus de ses forces !

Sans qu'il s'en rendit compte — il était bien pour cela trop loyal et trop bon ! — Edouard Marquais se résignait sans trop de douleur à un événement qu'il n'avait pu, en somme, ni prévenir par ses conseils, ni empêcher par son énergie !

Était-ce sa faute si le fiancé de Mlle Monblant était venu se jeter bêtement dans la gueule du loup !

— Je ne puis pourtant pas me faire fusiller à sa place ! se dit-il avec dédain.

Peut-être, en ce moment, je ne sais quelle fugitive pensée traversait son esprit ?

Peut-être entrevoyait-il, dans un avenir plus ou moins prochain, Mathilde, peu à peu résignée, finissant par s'habituer à la perspective d'un autre amour ?

Le cœur de la femme, même de la plus pure, de la plus sublime, n'a-t-il pas horreur du vide ?

Cela est pénible à dire et c'est l'exacte vérité. Il n'y a pas en ce monde, de plaies qui ne se cicatrisent, pas d'amours éternels !

C'est surtout en pareille matière que les absents ont tort et que les morts sont sans excuse !

Quel que pût être le sort d'Amilcar Meroier, et qu'il fut envoyé par les conseils de guerre au poteau d'exécution ou condamné à une peine un peu moins sévère, il était fatalement perdu pour Mathilde : c'était la seule chose qui ne fût point douteuse.

— Quoiqu'il arrive, se dit l'amoureux secret de Mlle Monblant, j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout, et ma conscience d'homme est sans tache.

Il n'en était pas tout à fait de même de sa conscience de soldat. La morale militaire n'a absolument rien de commun avec la morale universelle ; elle obéit à ses préoccupations étroites " sui generis " et se gouverne par des règles particulières

quo le commandant n'allait pas manquer de rappeler sévèrement à son subordonné.

Aussi ne fut-ce pas sans de vives appréhensions qu'Edouard Marquais se rendit chez son chef de bataillon.

Il ne pouvait pas se le dissimuler : il avait tout simplement risqué son honneur professionnel, sa liberté, sa vie !...

VI.

—Qu'est-ce que tout cela signifie, lieutenant ? dit d'un ton sévère à son subordonné M. de la Clémaderie, qui, après avoir reconduit, non pas à leur domicile, mais chez sa mère, Mme et Mlle Monblant, était revenu en hâte chez lui, où l'attendait Edouard Marquais.

—Pardon, mon commandant, répondit celui-ci, je ne comprends pas à quoi et à qui vous faites allusion. Veuillez m'interroger et je répondrai.

—Vous comprenez très bien, monsieur, ce que je veux dire ! répliqua-t-il avec colère... Vous avez manqué à tous vos devoirs. Je devrais vous faire mettre sur-le-champ en arrestation. C'est un cas de conseil de guerre.

Le jeune officier ne se troubla pas, quelles que fussent d'ailleurs ses inquiétudes. Il simula le plus complet étonnement ; et, d'un accent ferme et digne :

—Voici mon épée, mon commandant ! dit-il... Envoyez-moi à la prison du Cherche-Midi... Seulement...

—Seulement... quoi, monsieur ?

—Je vous serais fort reconnaissant de vouloir bien me dire le motif ou le prétexte de...

—Un prétexte ? Vous êtes un insolent, lieutenant ! Et, dès à présent, je vous inflige quinze jours d'arrêts forcés...

Marquais s'inclina avec respect et sans mot dire.

—Vous demandez quel crime vous avez commis, et vous jouez la surprise ?

—Je ne joue rien, je vous l'affirme, mais je ne m'explique pas...

—Êtes-vous, oui ou non, le complice de l'évasion d'un criminel ? Ah ! il ne s'agit pas de tergiverser. J'ai appris hier que le nommé Amilear Meroier s'était échappé de la caserne Lobau... Ignorez-vous cet événement ? Répondez avec franchise.

—Je n'ai jamais menti, mon commandant : non, je ne l'ignorais pas.

—Est-il vrai qu'il se soit évadé par la fenêtre, comme je le croyais encore ce matin ?

Et il regarda d'un air ironique le jeune officier.

Celui-ci prit une attitude digne et ferme :

—Mon commandant, je n'ai absolument aucune raison de n'être pas sincère avec vous : non, il n'est pas vrai qu'il ait réussi à s'enfuir à travers les barreaux de son cachot ! Je crois même que la chose eût été matériellement impossible.

—Alors c'est bien vous qui lui avez rendu la liberté ?

—C'est moi ! Pourquoi le nierais-je ? Ai-je fait plus que d'exécuter vos ordres.

—Mes ordres ?

—Vos ordres tacites, sinon formels ! N'aviez-vous pas promis à mademoiselle votre nièce la vie et la liberté de son fiancé ? Ne lui aviez-vous pas déclaré qu'il était placé sous votre sauvegarde ? Qu'il ne serait pas touché à un seul cheveu de sa tête ?

—C'est possible... Mais cela ne vous autorisait pas à...

—Permettez-moi de vous faire observer très respectueuse-

ment, mon commandant, que cet homme était, d'ailleurs, mon prisonnier, que j'avais eu tort de l'arrêter, puisqu'il en trait à la caserne, accompagnant Mlle Monblant et porteur d'un ordre signé de vous...

—Je ne sais ce que vous voulez dire ! s'écria M. de la Clémaderie... Où est-il ce soi-disant ordre signé de moi ?

Il s'opposait quo les quelques lignes tracées par lui avaient disparu après l'évanouissement de Mathilde.

—Ce papier ne portait pas seulement votre signature ; il était entièrement écrit de votre main. Hélas ! il est arrivé une demi-minute trop tard. Et l'éternel reproche de ma vie, ce sera...

—Montrez-le-moi, ce papier.

Edouard tira de sa poche un billet plié en quatre.

—Le voici ! dit-il.

Le chef de bataillon rougit, lança à l'officier un coup d'œil oblique et tenta de lui arracher des mains sa signature.

Marquais recula vivement, remit le papier dans sa poche.

—Oh ! pardon, mon commandant ! Je ne puis me dessaisir de mon unique moyen de défense. Le porteur de vos instructions écrites aurait dû être sacré pour moi, et puisque, par un malentendu déplorable, je n'ai pu épargner votre beau-frère que vous vouliez sauver, c'était bien le moins que je rendisse la liberté au fiancé de sa fille !

Le chef de bataillon fit une grimace de désappointement et de sourde colère. Il se sentait pris à son propre piège ; et il lui était difficile d'avouer qu'à l'heure même où il consentait à accorder à Mathilde la grâce et la liberté de son père, il avait pris ses mesures pour que le contre-ordre n'arrivât qu'après l'exécution.

—Vous êtes un habile homme, lieutenant Marquais ! grommela-t-il.

—Je suis tout simplement un honnête homme ? répliqua-t-il... ce qui n'est pas toujours la même chose, ce qui est très souvent le contraire.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? reprit l'autre en fronçant le sourcil.

—Rien, mon commandant !... C'est une réflexion banale.

—Une autre fois, vous ferez bien de vous rappeler le mot de M. de Talleyrand : " Et surtout, messieurs, pas de zèle !... "

—Vous avez raison, mon commandant ! Si j'avais été moins zélé, le malheureux M. Monblant vivrait encore, et je ne me reprocherais pas sa mort comme un odieux assassinat !

Il y avait dans son accent une émotion qui frappa et indigna son chef.

—Un assassinat ! Ah ça ! lieutenant, seriez-vous devenu communard, par hasard ?... Vous êtes d'un sentimentalisme bizarre !... Je veux bien user d'indulgence à votre égard, et ne pas donner à cette affaire la suite qu'elle comporterait logiquement... Mais, une autre fois, sachez mieux interpréter les instructions et les paroles de vos chefs... Il y a des heures où il faut comprendre à demi-mot !...

—Le scélérat ! pensa le jeune officier.

Cependant, M. de la Clémaderie, qui connaissait son lieutenant, qui l'avait vu à l'œuvre pendant les deux mois de cette lutte sanglante, et depuis l'entrée des troupes dans Paris, M. de la Clémaderie était singulièrement intrigué par l'attitude toute nouvelle d'Edouard Marquais.

Il l'examinait avec une curiosité défiante.

—Savez-vous pourquoi je vous regarde ainsi ? dit-il tout à coup.

L'officier ne répondit rien et se troubla...

—Tiens ! Voilà que vous pâlissez !... Tout à l'heure vous rougisiez !... Il y a dans votre fait quelque chose d'extraordinaire !...

—Je vous jure, mon commandant...

—Ne jurez pas ! Vous feriez un faux serment... Voyez-vous, lieutenant Marquis ! Il faut toujours aux actions humaines un mobile quelconque... Or, je me demande depuis quelques instants le pourquoi de votre conduite... Ma parole ! Vous seriez un partisan secret des bandits de la Commune...

—Oh ! mon commandant !...

—Que vous n'agiriez pas autrement. Vous devez pour moi un problème, une énigme. Je ne vous reconnais plus ! Marquis devint pourpro.

—Je ne me trompe pas ! dit-il avec une bonhomie affectée. Voilà que vous piquez un soleil ! Allons, ne me cachez rien !

—Eh bien ! oui, mon commandant, il y a quelque chose !

—Ah ! je me doutais bien que...

—Il y a ceci : c'est d'abord, que la mort du colonel sera pour moi un éternel remords...

—Et ensuite ?

—Que j'ai été rompu jusqu'au fond de l'âme, bouleversé, anéanti, par les sanglots de...

—De ma nièce ? J'aurais dû deviner cela.

Le lieutenant baissait la tête avec embarras, et semblait tout honteux de n'avoir pas su mieux dissimuler son secret.

—Tiens ! tiens ! continua son supérieur, voilà que je commence à comprendre... Ou plutôt, non ! je ne comprends plus de tout !

Qu'Edouard Marquis, saisi de pitié à la vue d'une belle jeune fille pleurant son père, eût passé subitement de la compassion à l'amour ; qu'il se fût senti dominé par un sentiment invincible, la chose n'avait rien d'extraordinaire.

Mais ce qui s'expliquait moins et dépassait toutes les bornes de la bizarrerie, c'était ce singulier dévouement du jeune officier pour le fiancé de Mlle Moubtant.

—Savez-vous bien, dit-il, que vous devenez pour moi un véritable rébus, un logogriphe en uniforme ?... Voyons ! raisonnons un peu !... Vous adorez ma nièce ?

—Moi, mon commandant ! balbutia-t-il avec un embarras croissant.

—Oh ! ne niez pas !... Ne rougissez pas ainsi !... Ce n'est pas un crime, après tout !...

—Non ! Mais ce serait une folie !

—Une folie ? Et pourquoi ?...

—Pour une foule de raisons... Mlle Moubtant ne peut pas m'aimer, puisqu'elle en aime un autre ?

—Ah ! c'est ici que votre conduite prend des proportions épiques. D'ordinaire, quand on est amoureux et qu'on a un rival, il n'y a qu'une chose à faire : on le tue. Vous, au contraire, vous vous mettez en quatre pour le sauver ! Avouez-le, c'est de la niaiserie. Ou n'est pas bête à ce point là !

Marquis tressaillit.

—Mort ou vivant, il n'en serait pas moins aimé ! Et l'aurole du martyr lui donnerait un prestige de plus.

—Bah ! bah ! ce sont là des phrases de roman. Il n'y a pas plus de jeunes filles que de veuves inconsolables. En somme, je suis désormais le tuteur de Mathilde. C'est moi qui déciderai de son sort. Et franchement, j'aimerais mieux lui donner pour mari un brave officier comme vous que... Enfin,

nous aurons le temps d'y songer. En attendant, ne prenez donc pas des attitudes de héros de mélodrame et surtout ne jouez pas un rôle de dupo.

—Je ne joue aucun rôle, mon commandant... J'ai fait mon devoir d'honnête homme.

—Et moi j'ai fait le mien en réparant les sottises de votre générosité... Ce bandit est entre les mains de la justice militaire... Et vous devriez me remercier, comme la fille de ma sœur me remerciera un jour. Allons, j'uno homme, retirez-vous ; et ne vous avisez plus de protéger nos ennemis !

Il ajouta avec un sourire moqueur :

—Et de faire évader vos rivaux !

L'égoïsme ne pouvait manquer de reprendre le dessus, dans le cœur du lieutenant, sur l'abandon irréflectif de la première heure.

Il dut s'avouer que le raisonnement de M. de la Clémaderie était irréfutable.

Ce n'était pas de sa faute si l'ex-capitaine fédéré était venu se jeter de lui-même dans la gueule du loup. Les désintéressement et la magnanimité ont des bornes !

N'avait-il pas tenu fidèlement la promesse faite à Mathilde ?

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884 — (No 224).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans, enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1er Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. — Un an, \$1 00, six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — *Epuisée.*

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur.* — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Dames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière (suite et fin).*

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986. 475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel).